

## SUR LA DIFFICULTÉ DE LIRE LES *MARGINALIA* DE VOLTAIRE : L'EXEMPLE DE POPE

*Nicholas Cronk*  
*Voltaire Foundation, Oxford*

Pendant l'été 1927, deux jeunes universitaires américains, George R. Havens et Norman L. Torrey, sont partis à Leningrad entreprendre des recherches dans la bibliothèque de Voltaire ; G. Havens fit seul une seconde visite en 1930, et N. Torrey de même en 1932<sup>1</sup>. Ces visites relèvent vraiment de l'exploit, d'autant plus qu'à cette époque, les chercheurs étrangers ne visitaient pas facilement l'Union soviétique<sup>2</sup>. Les *marginalia* de Voltaire étaient à l'époque peu connus et peu étudiés. Rares avaient été, au XIX<sup>e</sup> siècle, les visiteurs de la bibliothèque de Voltaire qui avaient manifesté un intérêt quelconque pour les volumes marginés. Un visiteur, dont le nom nous est inconnu, a transcrit en 1823 les *marginalia* sur Nieuwentijt (que Beuchot publia par la suite) ; et en 1860, lors d'une visite à l'Ermitage, J.-Édouard Gardet transcrivit et publia les *marginalia* sur le *Discours sur l'origine de l'inégalité* et le *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau<sup>3</sup>. Mais c'était tout. Au seuil de la première guerre mondiale, en 1913, Fernand Caussy a produit son *Inventaire des manuscrits de la bibliothèque de Voltaire* mais n'a pas pu faire, comme il l'aurait souhaité, une étude des *marginalia*<sup>4</sup>.

G. Havens et N. Torrey ont été donc les premiers universitaires hors de la Russie à s'intéresser au phénomène des *marginalia* de manière scientifique et

1 George R. Havens (1890-1977) était professeur à Ohio State University ; voir *Eighteenth-Century Studies*, 12 (1978-1979), p. 277-279. Norman L. Torrey (1894-1980) était professeur à Columbia University ; voir *Eighteenth-Century Studies*, 14 (1981), p. 499-501.

2 En 1927, l'Union soviétique connaissait encore un libéralisme relatif ; en 1928, Staline mit fin à la Nouvelle politique économique (NEP), en vigueur depuis 1921.

3 Voir N. Cronk, « Voltaire's *marginalia*: who is the intended readership? », *Revue Voltaire*, 7 (2007), p. 137-153.

4 « La bibliothèque de Voltaire [...] comprend environ 7 000 volumes : ils méritent d'autant plus d'être étudiés qu'un certain nombre d'entre eux portent des annotations marginales de Voltaire. Le règlement de la bibliothèque, qui n'accorde pas la communication de plus de cinq tomes par jour, ne m'a pas permis de faire ce travail : seul un savant résidant à Pétersbourg pourrait l'entreprendre et le mener à bonne fin » (F. Caussy, *Inventaire des manuscrits de la bibliothèque de Voltaire conservée à la Bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg*, Paris, s.n., 1913, p. 5).

systématique<sup>5</sup>. Tout de suite après leur première visite, dès 1928, N. Torrey et G. Havens ont signé ensemble trois articles qui signalent l'intérêt et l'importance de la bibliothèque de Voltaire<sup>6</sup>. Par ailleurs, G. Havens s'est intéressé dans un premier temps aux *marginalia* sur Pope – nous y reviendrons. Ensuite il a étudié à fond le commentaire voltairien sur Jean-Jacques Rousseau et, en 1933, il a publié un livre consacré aux *marginalia* sur Rousseau<sup>7</sup>, volume qui reste notre référence en la matière, du moins jusqu'à la publication prochaine du tome 8 du *Corpus des notes marginales*. De son côté, N. Torrey a exploité ses connaissances de la bibliothèque de Voltaire dans de nombreuses publications concernant la pensée des Lumières<sup>8</sup>. Enfin, en 1959, les deux chercheurs ont collaboré de nouveau, en publiant une édition du catalogue manuscrit de la bibliothèque de Ferney<sup>9</sup>. Ce volume garde tout son intérêt, même après la parution du catalogue « scientifique » de la bibliothèque, publié en Russie en 1961<sup>10</sup>, car il contient les traces de livres disparus par la suite et permet en plus de comprendre la disposition thématique des livres à l'intérieur de la bibliothèque de Ferney. G. Havens et N. Torrey sont les pionniers qui ont ouvert la voie au renouveau actuel de l'étude des *marginalia* de Voltaire.

La « difficulté » de lire les *marginalia* voltairiens est donc en premier lieu une difficulté toute pratique d'accès aux livres de Voltaire. Installée à l'Ermitage à partir de 1779, et transférée dans la bibliothèque impériale en 1862, la bibliothèque de Voltaire est restée longtemps difficile d'accès. En 1832, Pouchkine a dû demander une permission spéciale pour pouvoir consulter les livres de Voltaire, lorsqu'il préparait une histoire de Pierre le Grand ; et en 1837, Nicolas I<sup>er</sup> a défendu formellement la consultation et la prise de notes

- 5 Sur les érudits russes qui ont étudié et publié certains des *marginalia*, voir Inna Gorbatov, « From Paris to St. Petersburg: Voltaire's library in Russia », *Libraries and the Cultural Record*, 42 (2007), p. 308-324, en particulier p. 319-320.
- 6 G. R. Havens et N. L. Torrey, « The private library of Voltaire at Leningrad », *PMLA*, 43 (décembre 1928), p. 990-1009 ; « Voltaire's library », *The Fortnightly Review*, 126 (2 septembre 1929), p. 397-405 ; « Voltaire's books: a selected list », *Modern Philology*, 27 (1929), p. 1-22.
- 7 G. R. Havens, *Voltaire's Marginalia on the pages of Rousseau: a comparative study of ideas* [1933], reprint New York, Burt Franklin, 1971 ; voir aussi son « Voltaire's marginal comments on Rousseau », *South Atlantic Quarterly*, 31 (1932), p. 408-416.
- 8 N. L. Torrey, *The Spirit of Voltaire*, New York, Columbia University Press, 1938, p. VIII ; « Voltaire's reaction to Diderot », *PMLA*, 50 (1935), p. 1107-1143 ; *Voltaire and the English Deists*, New Haven, Yale University Press, 1930, p. 9-10 et *passim* ; et « Boulainvilliers: the man and the mask », *SVEC*, 1 (1955), p. 159-173, en particulier p. 172-173.
- 9 *Voltaire's Catalogue of his Library at Ferney*, éd. G. R. Havens et N. L. Torrey, *SVEC*, 9 (1959).
- 10 *Bibliothèque de Voltaire. Catalogue des livres*, Moscou-Leningrad, 1961. Le projet d'éditer ce catalogue remonte à 1927 ; le texte du catalogue était prêt pour l'impression dès 1947. Il contient aussi le texte du catalogue manuscrit de Ferney, p. 1052-1150.

sur les volumes de Voltaire<sup>11</sup>. Au cours du xx<sup>e</sup> siècle, l'accès à la bibliothèque n'a pas toujours été plus facile : lorsque Franco Venturi résidait en URSS dans les années 1948-1950, en tant qu'attaché culturel italien, on lui a refusé permission de travailler dans la bibliothèque de Voltaire<sup>12</sup>. Le diderotiste Arthur Wilson, qui y a travaillé comme *Guggenheim fellow* à la fin des années 1950, a constaté que les conditions d'accès étaient devenues plus souples depuis peu de temps seulement<sup>13</sup>. La publication du *Corpus*, actuellement en cours, est en train de transformer notre compréhension des *marginalia* de Voltaire, pour la simple raison qu'elle les rend pleinement accessibles pour la première fois.

Une fois édités, les *marginalia* restent toutefois des textes « difficiles » à lire, et cela pour des raisons d'un ordre tout à fait différent. Le statut littéraire de ces écrits reste hautement problématique, et l'interprétation de ces annotations est bien plus complexe que ne l'est, par exemple, la lecture des fragments qui se trouvent dans les *Notebooks*. À titre d'exemple, nous allons considérer les *marginalia* sur les poèmes de Pope qui se trouvent dans la bibliothèque de Ferney. Le fruit le plus immédiat du séjour des deux Américains en 1927 a été la publication en 1928, par G. Havens, des *marginalia* sur l'*Essai sur l'homme* de Pope<sup>14</sup>. Le choix est bien sûr significatif. G. Havens était un historien des idées aussi bien qu'un littéraire, il s'intéressait à l'histoire de l'optimisme au xviii<sup>e</sup> siècle, et s'interrogeait donc sur la place de ce commentaire sur l'*Essai sur l'homme* – il y a dix-neuf notes en tout – dans l'évolution de la pensée de Voltaire. Ces *marginalia* ont une caractéristique particulière : ils nous offrent une possibilité de datation. Une remarque de Voltaire, « jay dit cela il y a quarante ans<sup>15</sup> », nous permet avec plus ou moins de précision de dater ce commentaire de l'époque de Ferney ; et à partir de ce constat, G. Havens conclut que le ton hostile que Voltaire adopte ici envers Pope montre que sa préoccupation au sujet du problème du mal a évolué depuis le moment de *Candide*. Ce que G. Havens omet de dire, c'est que Voltaire parle de l'*Essai* de Pope et de la question du mal peu après *Candide*, dans son *Parallèle d'Horace*,

11 Voir Nicolas Kopanev, « La bibliothèque de Voltaire », dans *Catherine II, lectrice de Jean-Jacques Rousseau : chemins des Lumières en Val d'Oise*, Montmorency, Musée Jean-Jacques Rousseau, 1998, p. 52-54 ; et Inna Gorbatov, « From Paris to St. Petersburg », art. cit. Pour ceux qui lisent le russe, on peut se reporter à M. P. Alekseev, « Biblioteka Voltera v Rossee », dans *Bibliothèque de Voltaire, op. cit.*, p. 7-67.

12 A. M. Wilson, « Leningrad, 1957: Diderot and Voltaire gleanings », *French Review*, 31 (1958), p. 351-363, ici p. 363.

13 Voir *ibid.*

14 G. R. Havens, « Voltaire's marginal comments upon Pope's *Essay on Man* », *Modern Language Notes*, 43 (novembre 1928), p. 429-439.

15 *Corpus des notes marginales* [désormais CN], t. 7, dans *Les Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation [désormais OCV], t. 142, 2008, p. 130.

de Boileau, et de Pope (1760)<sup>16</sup> ; le vers clé qu'il y cite, « *All partial evil a general good* » – Voltaire semble citer de mémoire<sup>17</sup> –, n'est même pas commenté dans les *marginalia* qui nous intéressent ici. La réflexion de Voltaire sur la question du mal ne s'exprime donc pas prioritairement dans les *marginalia*. La conclusion de G. Havens à propos des annotations sur l'*Essai sur l'homme* est mesurée mais ne cache pas une certaine déception :

*These comments do not indicate that, at the time they were jotted down, Voltaire was making a reasoned study of Pope's poem. It appears rather that one day Voltaire, rereading the Essay on Man, vented his spleen for a little while against the author he had formerly admired, but never unreservedly. These marginal notes, while often intrinsically unimportant, illuminate the workings of Voltaire's mind and show him coolly analytical, rationalistic, often trivial, entering into direct and familiar colloquy with his author, judging this philosophical poem strictly from the point of view of its content as a treatise on man's place and destiny and finding it in many respects wanting*<sup>18</sup>.

182

Dans quelle mesure la (re)publication récente de ces *marginalia* dans le tome 7 du *Corpus* en renouvelle-t-elle la lecture ? Premièrement, la nouvelle édition nous fournit des notes précieuses qui ouvrent bien des pistes de recherche dans l'œuvre entière de Voltaire. C'est le cas ici, où la longue note éditoriale sur les relations entre Voltaire et Pope fournira un point de départ pour des études futures sur ce sujet<sup>19</sup>.

Deuxièmement, le nouveau volume nous fournit un contexte pour le commentaire sur l'*Essai sur l'homme* : et à notre grande surprise, nous découvrons que Voltaire a très peu commenté Pope. À part les dix-neuf notes éditées et étudiées par G. Havens, nous trouvons en tout et pour tout quatre autres notes : une sur l'*Essay on Criticism*, une sur l'*Epistle to Bathurst*, deux sur l'*Epistle to Dr Arbuthnot* ; et enfin, on trouve une seule marque de lecture sur la traduction française de l'*Essay on Criticism* (*Essai sur la critique*). C'est très peu. Pope, nous le savons, est le plus grand poète anglais de son siècle, et Voltaire est loin d'être indifférent à l'importance de son œuvre. Il est en correspondance avec le poète anglais dès 1724, il le rencontrera en 1726 ; Pope est l'écrivain le plus souvent cité dans les *Notebooks*, par exemple ; et nous ne savons pas si Voltaire a annoté des éditions de Pope égarées avant son installation à Ferney... Mais de toute

16 *Œuvres complètes*, éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1877-1885, 52 vol. [désormais M], t. 24, p. 224-225.

17 « *All partial Evil, universal Good* » (*Essay on Man*, dans *The Poems of Alexander Pope*, éd. J. Butt, London, Methuen, 1965, p. 515).

18 G. R. Havens, « Voltaire's marginal comments », art. cit., p. 439 (je souligne).

19 *CN*, t. 7, n. 127, p. 435.

évidence, Voltaire n'a pas ressenti le besoin de faire son commentaire sur Pope dans les éditions de la bibliothèque de Ferney.

Devant ce résultat décevant, on comprend le problème auquel a été confronté G. Havens. Il s'est trouvé obligé de lire « au maximum » le matériel somme toute trop menu qu'il avait à sa disposition. Que dire de son interprétation, selon laquelle ces *marginalia* marquent une étape dans la désaffection de Voltaire à l'égard des théories de l'optimisme ? Toute lecture de texte, même des *marginalia*, dépend d'un contexte, et toute lecture philosophique se situe nécessairement dans le mouvement des idées de l'époque, tel que nous l'appréhendons. À l'époque où G. Havens a établi son commentaire, à la fin des années 1920, il était normal de parler de l'*Essay on Man* de Pope comme d'une œuvre de vulgarisation des théories de Leibniz, et c'est dans cet esprit que G. Havens fait son commentaire ; il va même jusqu'à parler de la « *Pope-Leibnizian philosophy*<sup>20</sup> ». Cette interprétation de Pope, considérée aujourd'hui comme erronée, remonte bien sûr au XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1737, quelques années seulement après la publication de l'*Essay on Man*, Jean-Pierre de Crousaz publia son *Examen de l'Essai de M. Pope sur l'homme*, dans lequel il prétend que les idées de Pope dérivent de Leibniz et qu'elles sont donc hétérodoxes. Cette thèse selon laquelle Pope avait produit un manifeste déiste fut vite contestée... par un anglican. William Warburton, qui devint plus tard évêque de Gloucester, publia sa réponse à Crousaz dans une série d'articles (1738-1739) – republiés par la suite sous le titre *A Critical and Philosophical Commentary on Mr. Pope's Essay on Man* (1742) – dans lesquels il réfute et les éléments déistes et les éléments catholiques du poème. Le catholique Pope était sans doute gêné d'avoir comme apologiste un ecclésiastique qui prouvait que son poème était parfaitement orthodoxe... pour les anglicans ; mais, en homme pragmatique, il a dû en même temps apprécier d'avoir un défenseur, même anglican, qui le mettrait à l'abri de la critique des autorités.

Toutefois, la thèse de Crousaz qui voyait en Pope un déiste s'est vite implantée et elle était encore bien établie au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. De nos jours, la critique littéraire est plus sensible aux qualités poétiques de l'œuvre de Pope, plus sensible aussi à ses ambiguïtés<sup>21</sup>. Pope met en scène des valeurs différentes, voire contradictoires, pour provoquer son lecteur ; reconnu certes comme le plus grand poète de son époque, Pope est vu aujourd'hui comme un auteur marginal, qui s'oppose au consensus politique (*whig*) comme il s'oppose au consensus religieux (anglican). Balançant entre le déisme

20 G. R. Havens, « Voltaire's marginal comments », art. cit., p. 437.

21 Voir, par exemple, Brian Young, « Pope and ideology », dans Pat Rogers (dir.), *The Cambridge Companion to Alexander Pope*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 118-133.

(hérité de son protecteur Bolingbroke) et le catholicisme, Pope exploite à fond l'ambiguïté qu'offre l'écriture en vers pour créer dans *An Essay on Man* un chef-d'œuvre complexe. Certes, la pensée de Pope emprunte certaines idées aux déistes ; mais il n'est plus possible de le qualifier simplement de déiste, comme on le faisait couramment jusqu'aux années 1960<sup>22</sup>. La critique moderne dirait que le poème de Pope n'est pas « purement » philosophique, dans le sens le plus étroit du terme, et qu'il s'inscrit dans d'autres traditions poétiques, par exemple celle de la satire en vers sur l'homme<sup>23</sup> – courant poétique anglais dont Voltaire était parfaitement familier, car il l'illustre dans les *Lettres philosophiques*, et de façon plus explicite pour son lectorat anglais dans les *Letters concerning the English nation*<sup>24</sup>. En somme, il n'est plus possible de réduire *An Essay on Man* à l'expression d'une simple et unique philosophie, et le critique Anthony Nuttall défend l'idée que le poème est délibérément fragmentaire et fracturé : « [it] assembles, in a sort of brilliant disarray, the fractured systems of the age<sup>25</sup> ».

184

La réception de l'*Essai sur l'homme* en France est complexe<sup>26</sup>, et nous ne savons pas dans quelle mesure Voltaire était au courant de ces débats anglais à propos du poème. Certes, il connaissait les écrits du suisse Jean-Pierre de Crousaz<sup>27</sup>, mais il connaissait aussi Pope, personnellement, et il savait peut-être que le poète était un penseur hétérodoxe, difficile à classer sous une simple étiquette. Si, depuis cinquante ans, le jugement que portent les critiques sur Pope a beaucoup évolué, il est vrai aussi que nous ne lisons plus Voltaire de la même manière que les critiques des générations précédentes. Les historiens des idées n'ont plus la même confiance dans la notion de « sources » uniques ; et la proposition selon laquelle la pensée de Voltaire sur la question de l'optimisme a évolué de façon constante et inéluctable n'est plus peut-être aussi évidente qu'elle l'était autrefois. Le point de vue que porte Voltaire sur la question du mal change d'une œuvre à une autre, d'un genre à un autre, mais au fond sa position ne semble pas changer fondamentalement de celle qu'il exprime dans une lettre adressée à Élie Bertrand, datée de janvier 1756, dans laquelle il

22 Voir G. Douglas Atkins, « Pope and deism: a new analysis », *The Huntington Library Quarterly*, 35 (mai 1972), p. 257-278.

23 Voir Douglas H. White et Thomas P. Tierney, « *An Essay on Man* and the tradition of satires on mankind », *Modern Philology*, 85 (1987), p. 27-41.

24 N. Cronk, « Translation and imitation in the *Lettres anglaises* », dans U. Kolving et Ch. Mervaud (dir.), *Voltaire et ses combats*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, 2 vol., t. I, p. 99-124.

25 A. D. Nuttall, *Pope's « Essay on Man »*, London, Allen and Unwin, 1984, p. 191-192.

26 Voir Robert W. Rodgers, « Critiques of the *Essay on Man* in France and Germany 1736-1755 », *English Literary History*, 15 (septembre 1948), p. 176-193.

27 Son *Commentaire sur la traduction en vers de M. l'abbé Du Resnel, de l'Essai de Pope sur l'homme* se trouve dans la bibliothèque de Ferney (1738, BV 917) ; mais le volume n'est pas annoté.

réduit l'optimisme à un néologisme philosophique parmi d'autres : « Je devrais être pour le *pejorisme* puisque je passe ma vie à souffrir. Mais je suis pour le *patientisme*. Le fait est que le *tout est bien* n'est ni théologique ni vrai. Il est trop certain qu'il y a du mal moral et du mal physique. La grande difficulté est d'en savoir la cause. Mais il y a aussi du bien physique et du bien moral<sup>28</sup> ». La lecture « philosophique » des *marginalia* sur Pope proposée par G. Havens n'emporte pas la conviction dans la mesure où elle est ancrée dans les prises de position de son temps – mais comment pourrait-il en être autrement<sup>29</sup> ?

Pope figure parmi les « grands noms » qui paraissent dans le tome 7 du *Corpus des notes marginales*, et pourtant il n'en occupe que six pages imprimées. Si l'on cherche, comme G. Havens, à en tirer un commentaire philosophique, on sera forcément déçu, car la réponse voltairienne n'est point à la hauteur de nos attentes. On s'attendait à une somme, à une rencontre entre deux grands esprits – comparable à celle que révèle la redécouverte récente d'un cahier de notes de Flaubert sur Montaigne<sup>30</sup> – et il faut se contenter de quelques remarques éparées et peu élaborées. Comment donc lire ces *marginalia* ? Et y a-t-il d'autres pistes d'interprétation ? Autrement dit, comment lire les *marginalia* qui déçoivent ?

Si l'on exclut une lecture « philosophique » de ces *marginalia* sur Pope, que reste-t-il ? Il est intéressant de noter, en premier lieu, que Voltaire rédige des notes bilingues sur le texte anglais. Rien ne prouve, bien sûr, que Voltaire ait écrit ces notes d'une traite, comme veut le croire G. Havens<sup>31</sup>. Mais le fait que Voltaire, dans les années 1760, continue à lire Pope en langue anglaise, à une époque où les traductions ne manquaient pas, nous en dit long sur sa culture poétique comme sur sa compétence linguistique. Voltaire lui-même ne publie plus de grands poèmes philosophiques depuis ses poèmes *Sur la loi naturelle* et *Sur le désastre de Lisbonne* (1756), et il est donc frappant qu'il continue à (re)lire la poésie philosophique de Pope, de surcroît en version originale. Sept des dix-neuf notes sont rédigées en anglais, et dans un anglais qui est parfaitement correct. Voltaire, qui avait quitté le sol anglais trente-cinq ans auparavant, a gardé une solide connaissance de la langue anglaise. Non seulement il continue

28 Voltaire, *Correspondance*, éd. Th. Besterman et F. Deloffre, Paris, Gallimard, 1978-1993, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. XIII, 1993, p. 532.

29 Si d'ailleurs on cherche une influence précise de l'*Essay on Man* sur *Candide*, on pourrait penser au vers « *Laugh where we must, be candid where we can* ». Le vers n'est pas apprécié par Voltaire : « voilà trop d'antithèses » (*CN*, t. 7, p. 130), note-t-il. Mais a-t-il pu suggérer le nom du protagoniste de *Candide* ?

30 Voir Timothy Chesters, « Flaubert's Reading Notes on Montaigne », *French Studies*, 63 (2009), p. 399-415.

31 « *There is no evidence that these marginalia were written at different times* », écrit G. Havens (« Voltaire's marginal comments », art. cit., p. 438) ; mais il n'y a pas non plus de témoignages pour prouver qu'ils furent écrits au même moment...

à lire en anglais, il semblerait qu'il lui arrive même de penser en anglais, ce qui est révélateur, au niveau psychologique, du fait qu'il aime se remettre à la culture anglaise et anglophone.

Ceci nous amène à un deuxième point. Le commentaire que fait Voltaire sur le poème de Pope est dans une large mesure un commentaire poétique. G. Havens, qui s'efforce pour des raisons que l'on comprend, d'y déterrer une exégèse philosophique, ne dit point qu'un grand nombre des annotations de Voltaire portent sur la qualité de l'écriture poétique de Pope, à commencer par la toute première remarque : « mais, mon cher pope, si c'est un fruit deffendu, tu ny dois donc pas toucher<sup>32</sup> ». Voltaire critique l'emploi trop lourd des antithèses (p. 130), ou bien il se moque d'une image, comme vouloir entrer au paradis avec son chien : « voila une plaisante esperance de vivre eternellement avec son chien » (p. 133) – dans ces deux cas, Voltaire ignore (ou fait semblant d'ignorer) que la poétique anglaise diffère de la pratique française. Il s'interroge également sur la logique de la diction poétique. Lorsque Pope demande, à propos de la grande chaîne des êtres, « *can a Part contain the Whole?* », Voltaire le prend au pied de la lettre et répond : « *no, but a part can canvass the laws of the whole* » (p. 130). Et lorsque Pope pose la question, « *Why Jove's Satellites are less than Jove?* », il réplique vertement : « *ridiculous. for a satellite ought to be lesser* » (p. 130). Le dialogue entre les deux poètes s'instaure ici de manière spontanée, et s'établit sur un ton désinvolte – un vrai dialogue, en apparence. Voltaire s'intéresse évidemment autant aux questions de diction poétique qu'aux questions de « philosophie » pure.

186

Il est difficile, enfin, en lisant ces *marginalia*, de ne pas être sensible à l'aspect personnel de certaines des réactions de Voltaire. L'idée que ses *marginalia* nous procurent un accès privilégié à ses pensées les plus intimes est un leurre, bien sûr, contre lequel il faut être à tout moment vigilant... Cela dit, nous avons parfois l'impression de deviner dans ces annotations de Pope un accent individuel, surtout lorsque Voltaire réagit à une allusion à quelqu'un qu'il a connu personnellement. La relecture de Pope, presque quarante ans après leur rencontre, a dû rappeler à Voltaire un certain nombre de souvenirs de son séjour en Angleterre. À propos d'un passage dans l'*Essay on Man*, Voltaire écrit en marge : « comparaison mal placée et prise des sermons de smaldrige » (p. 135). Non seulement Voltaire censure ici l'écriture poétique de Pope : il le prend en flagrant délit, en identifiant une source qui remonte très loin dans ses souvenirs. G. Havens note que les *Sixty Sermons, preached on several occasions* de George Smalridge, évêque de Bristol, avaient été publiés en 1726, l'année

---

32 CN, t. 7, p. 130.



même de l'arrivée de Voltaire en Angleterre<sup>33</sup>. La relecture de Pope rappelle ainsi non seulement ses relations avec le poète lui-même mais aussi toute son expérience du monde littéraire dans lequel Pope avait vécu. Le poème que nous connaissons sous le titre *An Essay on Man* paraît, dans l'édition qu'annote Voltaire ici, comme une épître dédiée à Bolingbroke, que Voltaire a connu avant même de mettre pied en Angleterre. Une autre épître annotée par Voltaire<sup>34</sup>, « On Riches », est dédiée à lord Bathurst, célèbre protecteur de Pope, qui a reçu Voltaire chez lui à Riskins. Dans une autre épître, celle dédiée au docteur Arbuthnot, les deux seules notes dérivent de ses souvenirs du séjour anglais. La première reconnaît une allusion à Addison, auteur qui a joué un rôle déterminant dans son acquisition de la langue anglaise ; et la deuxième est une critique cinglante du portrait par Pope de l'efféminé Lord Hervey : « tirade infa[me] contre milord harvey » (p. 136). Lord Hervey, un *Whig*, a été nommé ministre par Walpole ; il est donc « normal », dans le contexte de la politique anglaise, que Pope, poète de l'opposition, l'attaque. Mais Voltaire ne semble pas avoir été sensible outre mesure aux clivages politiques de l'Angleterre, et il a noué des amitiés du côté du gouvernement *whig* (Lord Hervey) comme du côté de l'opposition *tory* (Lord Bolingbroke, Lord Bathurst). Voltaire est motivé ici surtout par un sentiment d'amitié pour Hervey, qu'il avait bien aimé et qui avait été un des tout premiers lecteurs en 1727 du manuscrit qui allait devenir les *Lettres philosophiques*<sup>35</sup>.

En étudiant les *marginalia* de la bibliothèque de Ferney, il ne faut d'une part pas oublier que l'objet de notre étude est forcément lacunaire, et cela pour diverses raisons. Le cas des livres anglais soulève un problème spécifique : Voltaire les a légués dans un premier temps à Henri Rieu, et certains d'entre eux ont disparu avant même d'avoir été intégrés à la bibliothèque de Saint-Petersbourg. La liste manuscrite de livres anglais légués par Voltaire à Rieu contient deux éditions de Pope – *Correspondence* (London, L. Curll, 1735) et *Miscellany poems* (London, B. Lintot, 1727) – dont on ne trouve plus aucune trace dans les fonds de la Bibliothèque nationale de Russie<sup>36</sup> : portaient-elles des marques de lecture ? Impossible de le savoir. Il y a donc des livres qui

33 G. Havens, « Voltaire's marginal comments », art. cit., p. 438. Les sermons de Smalridge ne se trouvent ni dans le catalogue des livres de Voltaire, ni dans la liste des livres anglais légués par Voltaire à Rieu. Voltaire rappelle à plusieurs reprises que le *Spectator* recommande la lecture de ces sermons (voir *Dieu et les hommes* [1769], M, t. 28, p. 243 ; et l'article « Lieux communs en littérature » des *Questions sur l'Encyclopédie* [1771], M, t. 19, p. 590).

34 *CN*, t. 7, p. 135.

35 Sur les relations entre les deux hommes, voir *OCV*, t. 3A, 2004, p. 305-307.

36 Sergueï Karp, *Quand Catherine II achetait la bibliothèque de Voltaire*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 1999, p. 37 (n° 46) et p. 41 (n° 115).

ont certainement disparu, comme il y aussi des livres anglais que Voltaire a achetés en double<sup>37</sup>...

D'autre part, en étudiant les *marginalia*, il faut essayer, dans la mesure du possible, de faire la distinction entre lectures et relectures. L'habitude chez Voltaire de « marginer » ses livres a commencé très tôt<sup>38</sup>, et il est évident que beaucoup des livres qu'il avait possédés à Paris, à Cirey, en Angleterre ou en Prusse, ne sont plus présents dans la bibliothèque de Ferney. Lorsque Voltaire commente Beccaria, par exemple, qu'il lit d'abord en italien et ensuite dans la version française de Marmontel, il est fortement probable que les annotations que nous connaissons résultent de sa première lecture. En revanche, les *marginalia* sur Pope sont presque certainement le fruit d'une relecture, et ils ne reflètent donc pas sa première rencontre avec la poésie philosophique de Pope, qu'il connaît déjà très bien : ces *marginalia* ont plutôt le statut d'ajouts, voire de repentirs ; ils ne représentent pas en tout cas sa lecture « définitive » de Pope.

188

Si Voltaire s'est remis à lire Pope dans les années 1760, c'était peut-être pour le pur plaisir de la lecture ; c'était peut-être aussi parce qu'il était à la recherche d'un détail spécifique, dont il n'avait plus qu'un souvenir vague. Nous venons d'évoquer la réaction de Voltaire au portrait cinglant de Lord Hervey dessiné par Pope. Une note dans le tome 7 du *Corpus des notes marginales* nous rappelle que Voltaire revient longuement sur ce passage dans son *Parallèle d'Horace, de Boileau, et de Pope*, imprimé d'abord dans le *Journal encyclopédique* en novembre 1760<sup>39</sup> ; dans un ajout de 1764, Voltaire renforce sa critique de la satire de Pope avec un souvenir personnel : « Vous observerez encore que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de milord Hervey, et que Pope lui reproche jusqu'à ses grâces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par devant et par derrière, qui parlait ainsi, on voit à quel point l'amour-propre et la colère sont aveugles<sup>40</sup> ». Il est fort possible que le signet qui marque ce passage<sup>41</sup> date du moment de la création du *Parallèle*, soit de sa première rédaction (1760), soit de l'ajout concernant Hervey (1764). Même chose pour un autre signet, où Voltaire écrit « s' balaam » (p. 135). Il a une

37 Le 2 novembre 1758, Voltaire écrit des Délices à Jacques Clavel de Brenles : « Mon cher ami, je reçois la cargaison des livres anglais sur lesquels je n'avais plus compté. J'avais fait venir, il y a six mois, les mêmes volumes de Londres. Les uns seront dans mon cabinet des Délices, les autres dans celui de Ferney. On n'en saurait trop avoir ; tous ces livres sont contre les prêtres » (D7929).

38 En 1738, Voltaire écrit, à propos de *La Recherche de la vérité* de Malebranche : « J'en ai sous les yeux un exemplaire marginé de ma main, il y a près de quinze ans » (D1571), ce qui suggère qu'il avait annoté Malebranche autour de 1723 ou 1724. Mais est-ce que ces annotations correspondent à celles qui se trouvent dans la bibliothèque de Ferney (BV 2276, 2277) ?

39 CN, t. 7, n. 128, p. 435.

40 M, t. 24, p. 225-226.

41 CN, t. 7, p. 136.

prédilection particulière pour l'histoire de Sir Balaam que raconte Pope dans l'*Epistle to Bathurst* ; il l'évoque dans une lettre du 12 août 1763, adressée à Simon Gilly : « Si vous savez l'anglais, je vous exhorte à lire dans Pope l'histoire de Sir Balaam » (D11355) ; et il y revient dans l'article « Job » du *Dictionnaire philosophique*, dans une partie de l'article publiée pour la première fois en 1767, mais dont la rédaction pourrait remonter à 1763 ou 1764<sup>42</sup>. Ici encore, on pourrait penser que la mise du signet daterait de ces années-là.

D'un livre à l'autre, les *marginalia* de Voltaire sont foncièrement différents, et il est donc dangereux de généraliser à propos de cette écriture fragmentaire qui nous intrigue tellement. Parfois, des trouvailles inespérées nous attendent, à propos d'un auteur peu prometteur ; parfois – c'est le cas avec Pope – des déceptions, à propos de textes apparemment majeurs. Dans un article important, Christiane Mervaud a caractérisé les différents rôles que jouent les *marginalia*, les différents cas de figures qu'ils présentent<sup>43</sup>. Les motivations de Voltaire lui-même sont souvent loin d'être claires : parfois, il prend des notes pour des œuvres futures, certes ; et parfois il crée des notes « ostensibles », faites pour être lues par d'autres. Mais il lui arrive aussi de faire des notes presque malgré lui, peut-être parce qu'il ne sait pas lire autrement que la plume à la main<sup>44</sup> : c'est Voltaire, après tout, qui a forgé le mot *marginer*<sup>45</sup>. Voltaire partage pleinement ce que Daniel Ferrer appelle une « *libido marginalium* », et Voltaire est à ranger avec ces autres auteurs – Stendhal, Coleridge, Poe – qui remplissent compulsivement les marges de leurs livres. Edgar Allan Poe explique qu'il a médité sur le désir que créaient en lui de vastes marges<sup>46</sup>... ; et si Voltaire a donné le verbe *marginer* à la langue française, Poe a aussi créé pour la langue anglaise l'adjectif *marginalic*<sup>47</sup>.

La rédaction des notes recouvre ainsi toute une gamme de pulsions psychologiques qui vont du rationnel jusqu'à l'impulsif. En décembre 1763, Voltaire demande ainsi à Damilaville de lui procurer un deuxième exemplaire de *La Vraie Religion* (de La Serre, BV 1683), car son premier exemplaire, explique-t-il avec fierté, n'est plus du tout en état d'être lu : « Je vous supplie de vouloir bien m'envoyer encore un exemplaire, car j'ai marginé tout le mien suivant ma louable coutume » (D11459). Voltaire entretient une relation compulsive

42 OCV, t. 36, 1994, p. 246 ; voir aussi p. 243, n. 1.

43 Ch. Mervaud, « Du bon usage des *marginalia* », *Revue Voltaire*, 3 (2003), p. 101-127.

44 « Soit que [Voltaire] lise lui-même ou qu'il se fasse lire, il a toujours la plume à la main pour faire des notes ou des remarques » (« John Moore à Ferney, 1776 », M, t. 1, p. 402).

45 Voltaire défend l'usage et l'utilité de ce néologisme dans une lettre à l'abbé d'Olivet (D12211) ; voir aussi, par exemple, D1489 (et n. 4), D1571, D10058 et D11549.

46 Paolo D'Iorio et Daniel Ferrer (dir.), *Bibliothèques d'écrivains*, Paris, CNRS Éditions, 2001, p. 13-14.

47 Voir J. H. Neumann, « Poe's contributions to English », *American Speech*, 18 (1943), p. 73-74.

avec ses livres, ils lui sont indispensables<sup>48</sup> ; l'annotation des livres devient ainsi dans certains cas un tic psychologique, et les résultats de ce mode d'écriture « automatique » sont à traiter avec précaution. Le problème herméneutique posé par les *marginalia* est au fond un problème de genre. Voltaire, on le sait, cultive volontiers la forme brève, y compris cette écriture rendue concise par l'espace limité des marges. Mais les *marginalia* ne constituent pas une écriture homogène, ils ne sont pas tous à ranger sous la même étiquette générique. Nous avons affaire ici plutôt à une gamme de formes brèves, à l'intérieur desquelles Voltaire déploie des stratégies différentes et vise des lectorats différents. Les *marginalia* sur Pope sont, sous un certain angle, décevants et difficiles à lire. Mais ils nous rappellent utilement que les annotations ne sont pas toutes également importantes ni également lisibles. Et s'ils résistent à une lecture philosophique conséquente, ils ouvrent peut-être d'autres perspectives sur la création littéraire chez Voltaire. La forme brève nous fascine aussi par sa petitesse ; et le phénomène du lacunaire reste bien un objet digne de l'intérêt du critique littéraire.

---

48 « Je ne peux vivre sans livres, une campagne sans eux serait pour moi une prison » (D5625) ; « Je me fais lire à dîner et à souper de bons livres par des lecteurs très intelligents, qui sont plutôt mes amis que mes domestiques » (D15506) ; et ainsi de suite.